

# Du féminisme dissimulé au féminisme assumé

Autor(en): **Laurence**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[89] (2001)**

Heft 1453-1454

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282023>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Du féminisme dissimulé au féminisme assumé

Féministe, moi? Jamais!

Cette exclamation illustre la position actuelle de bien des jeunes femmes: le féminisme est décidément trop ringard, la cause définitivement dépassée.

Qui voudrait être associée à ces femmes hystériques, qui hurlent leur colère et leurs invectives dans les débats?

Comment s'identifier à ces mégères mal fagotées, qui exhibent sans gêne leurs jambes poilues et manifestent en brûlant leur soutien-gorge?

Ces images stéréotypées agissent comme un repoussoir et entretiennent la stigmatisation de l'étiquette «féministe».

En assumant une telle étiquette, ne risque-t-on pas de perdre sa «féminité»?

Beaucoup de jeunes femmes perçoivent l'opposition entre les deux termes comme une évidence.

Le féminisme restera-t-il sans relèvé?

LAURENCE

La conscience féministe n'a toutefois pas totalement disparu. Le sentiment d'injustice est bien présent, les inégalités sont ressenties. Les jeunes s'accordent à reconnaître la répartition inégale du travail, les discriminations salariales, le manque de femmes aux échelons supérieurs des hiérarchies. Ce constat les incite à nuancer leur position – «je ne suis pas féministe, mais...» – ou à chercher à se définir autrement. N'importe quoi, sauf «féministe»! Se déclarer, par exemple, «égalitariste», voilà qui permet d'endosser les mêmes revendications que les aînées, tout en se démarquant d'une image trop connotée.

Avec l'entrée dans la vie professionnelle, les premières expériences de couple et de parentalité, la conscience des inégalités s'aiguise. Pourtant, c'est avec une grande frilosité que les jeunes femmes parviennent à s'approprier le terme «féministe». On bredouille, on bafouille, on se justifie, on reste mal assurée... et l'on redoute plus que tout la confrontation avec des personnes non conscientisées. Pas facile de se dire «féministe», alors que notre entourage partage une vision très péjorative du féminisme. Pas facile d'encaisser les invectives les plus diverses, des différentes variantes de la «mal baisée» à l'inévitable accusation de «jouer les paranos». Pour éviter

les rejets et les portes fermées, bien des femmes optent pour le compromis ou l'auto-censure... au risque d'une certaine schizophrénie: certes, on est convaincue de ses aspirations féministes, mais mieux vaut les dissimuler.

## L'évidence du féminisme

Mais en fuyant à tout prix le terme stigmatisé de «féministe», les jeunes femmes ne contribuent-elles pas à la reproduction des inégalités? Car la stigmatisation n'est jamais innocente et dissimule d'autres enjeux. Les femmes agitées? Pas crédibles. Les revendications hystériques? Non légitimes. Les hurlements, les cris? Des bruits futiles, à écarter.

Au début du XXI<sup>e</sup> siècle, le féminisme ne serait-il plus que la maladie de quelques éternelles insatisfaites? La persistance des inégalités entre les femmes et les hommes, en Suisse comme ailleurs, nous invite au contraire à réaffirmer qu'il conserve toute sa raison d'être. Il s'agit dès lors de balayer les stigmatisations, de se réapproprier ce terme. Le féminisme est un truisme, une évidence. Les discriminations sexuelles sont tout aussi inacceptables que les discriminations religieuses ou raciales. Transformons la gêne en assurance assumée: «Evidemment que je suis féministe, pas vous?»

Le féminisme n'est rien d'autre qu'un moyen pour les femmes d'être des personnes à part entière, sans être reléguées au second plan, citoyennes de second ordre, deuxième sexe, etc. La crainte de perdre sa «féminité» en devenant féministe devient alors bien futile. ●